

*quoi ? » Après, il m'a mis le lien, il m'a envoyé le lien, j'ai cliqué et j'ai regardé. Après, j'ai lu, j'ai lu, j'ai tellement lu.*  
(Erwan, 16 ans, 2de Générale)

La curiosité vis-à-vis des amis ou connaissances sert principalement à découvrir des contenus partagés, afin d'alimenter ses goûts culturels et de trouver une pépite à relayer à son tour. C'est la fonction de « *bridge* » dans les réseaux sociaux qui est ici pleinement utilisée.

Par contre, ces amis qu'on ne connaît pas vraiment, ou dont on ne se sent pas proche, sont ceux pour lesquels on ne tolère pas l'expression personnelle et l'intimité. Ce dévoilement de soi paraît déplacé par rapport à la nature du lien. Aller chercher du réconfort en ligne par exemple suscite un débat entre deux lycéennes :

*I. : mais genre, t'as une copine, tu sais qu'elle va pas bien, elle poste un truc pour dire qu'elle déprime, tu vas pas liker pour la réconforter ?*

*Fille A : si, moi ça je le fais.*

*Fille B : non, mais ça va pas, elle a qu'à pas venir chercher du réconfort sur Facebook, franchement, Facebook c'est pas sa vie quoi.*

(Filles, Classe 1ère STI)

Certaines personnes assurent des réactions empathiques à l'expression de leurs amis, alors que d'autres se détachent de cette fonction. La remarque « Facebook c'est pas sa vie » suggère que l'expression des émotions et des états d'âme sur les réseaux sociaux ne paraît pas légitime aux jeunes. Les émotions sont personnelles et non pas relationnelles, ce qui rend leur exposition narcissique et socialement inacceptable. Un lycéen ira plus loin en indiquant qu'il condamne cette pratique de « partager ses problèmes » :

*« Non, mais madame Facebook c'est nul, les gens ils affichent leur vie comme ça. Tout le monde met ses problèmes et tout. Parfois t'as envie de lui dire non, mais ça va, je veux pas savoir ta vie, garde-la pour toi, chacun ses problèmes. Parfois, on a pas envie de savoir. »*

(Garçon, CFA)

Le rejet des émotions et problèmes des autres interroge sur la réciprocité de la relation : si le jeune homme demandait de l'aide pour régler ses problèmes sur Facebook, et en recevait, peut-être serait-il prêt à en donner. Mais les connaissances ne sont pas liées par une relation à double sens, il ne sert donc à rien d'attendre un retour à ces relations.

En mélangeant connaissances et amis dans leur réseau Facebook, les adolescents éprouvent donc des formes d'interactions différenciées. Les inconnus ne peuvent pas être rencontrés à partir de leurs expressions personnelles, en clair-obscur. La découverte de nouveaux amis passe nécessairement par les contenus qu'ils publient, dont on peut se saisir et qu'on peut réutiliser. On verra que l'actualité est ainsi un support qui permet d'exprimer quelque chose de soi et de ses émotions sans que cette expression ne soit narcissique, ce qui la rend socialement acceptable et porteuse de rencontres.

### **Réaffirmation ou dilution des liens forts**

La « meilleure amie » incarne une amitié construite particulièrement éprouvée à l'adolescence : au lycée, on se raconte encore à une personne très proche, partageant beaucoup grâce à une proximité de vie, avant de partir par monts et par vaux pour les études, le travail, et la reconstruction d'un foyer. À 15 ans, on peut avoir un ou une meilleur(e) ami(e) parce qu'il (elle) habite à côté et qu'il (elle) partage suffisamment du quotidien pour pouvoir y être intégré. Cette amitié, plutôt féminine, est estompée dans la société des garçons, où la bande fait office de référence. Le statut de « meilleure amie » ou de « bande du quartier » n'existe pas sur Facebook, on ne peut signaler qu'un lien amoureux dans le champ « situation maritale » du profil, ou un lien familial avec les catégories de frères, sœurs, etc. Il n'est donc pas possible de désigner un proche de manière affective, alors que par exemple Myspace mettait en scène le top8 des *friends*. Claire Balleys montre toutefois que le dispositif est contourné par les adolescents pour afficher la force du lien : par exemple, son terrain a relevé des jeunes listant dans les champs frère et sœur les amis qu'ils désignent comme proches (Balleys, 2014). Quand bien même le réseau social structure les liens autour des catégories civiles de la famille, les jeunes se réfèrent à la force signifiée de ces liens pour différencier leurs amis. Les interactions régulières sur le mur des adolescents vont éprouver et renforcer cette désignation.

Jessica et Pénélope sont deux « meilleures amies » de la Terminale STSS. Elles semblent relativement assidues en classe, attachées à leur famille et intriguées par tout ce qui touche à l'amour. Pénélope avait accepté de faire un entretien avec moi, et elle s'est présentée au CDI avec Jessica parce qu'il leur semblait naturel de se raconter ensemble (et pour éviter de devoir déjeuner l'une sans l'autre à la cantine, aussi). Au cours de l'entretien, elles m'expliqueront qu'elles se singularisent du reste de leur classe et du lycée par leurs goûts musicaux : elles écoutent du *reggaeton*, genre décrié par les autres filles, mais que Pénélope a découvert avec sa jeune tante. En dehors de ça, elles sont passionnées comme toutes adolescentes par *Les Anges de la télé-réalité*, Pénélope est fan de Samir Benzema et Jessica du footballeur Cristiano Ronaldo.

Elles affichent leur singularité en s'échangeant des morceaux de musique *reggaeton* via Facebook : l'une poste sur le mur de l'autre plusieurs statuts par jour, et réciproquement, avec un lien YouTube vers une vidéo de leurs groupes de musique préférés. Cet affichage montre qu'elles sont dans « *le même délire* », qu'elles partagent une passion commune. Jessica et Pénélope s'affichent donc comme meilleures amies en s'adressant publiquement l'une à l'autre des contenus culturels qui témoignent de leur connivence et de leur proximité. Sans statut personnels avec des émotions ou des états d'âme, elles mettent en scène leur relation. Leurs goûts musicaux sont condamnés à l'oral par les filles de la classe, mais ce jugement ne s'exprime pas sur Facebook. Ce n'est pas tant le goût culturel qui est ici respecté, mais le fait que ce goût est signifiant d'une amitié, qui elle n'a pas à être jugée ou questionnée.

Dans une logique opposée, nous avons vu que Kevin construisait un Tumblr commun avec ses deux meilleures amies, mais il n'utilise pas son profil Facebook et ses interactions en ligne pour interagir avec elles. Au contraire, il estime pour sa part que pour les bons amis, Facebook n'apporte rien :

*I. : Et tu penses que tu connais mieux tes meilleurs amis et ta meilleure amie avec Facebook et Twitter ou pas ?*

*Kevin : Non. Ça me sert pas vraiment à grand-chose. Si on est meilleurs amis, c'est pas pour rien, c'est parce qu'on se parle, on se connaît, on sait ce qui s'est passé avant. Mais Facebook, ça apporte rien, à part peut-être de savoir qui a qui dans ses amis, avec qui elle a parlé peut-être. C'est tout. Après, elle pourra me le dire en vrai si je lui demande. »*

*(Kevin, 16 ans, 1<sup>ère</sup> STI)*

Pour Kevin, les liens forts ne sont donc pas une identité sociale affichée. Il utilise des outils non exposés pour interagir avec ses meilleurs amis, qui effectivement ne sont pas dans le même lycée que lui. Il a donc l'habitude d'une autonomie relationnelle (Metton, 2010), et la reproduit en ligne. Au risque de diluer les liens forts dans Facebook, sans les singulariser par rapport à des liens faibles.

### ***Afficher la juste distance ou se faire sanctionner***

L'enjeu d'un profil Facebook réside donc dans la juste distance affichée avec ses amis : être présent et actif pour ses amis proches ; être invisible pour les connaissances et les amis, avec qui la relation n'est qu'un trafic de popularité et de contenus. Cette « juste distance » est explicitée par Sara, qui a peu d'amis et utilise Facebook essentiellement pour des messages interpersonnels. Elle raconte avoir un groupe d'amis sur Facebook, rencontrés en dehors du lycée dans un cadre précis, une formation BAFA. Elle ne s'implique dans ce groupe que par des messages et le *like* de photo, et cette forme de considération est généralisée dans le groupe.

*« Facebook, c'est avec ceux que je rencontre en vacances ou au BAFA. J'ai passé mon BAFA et c'est par Facebook qu'on se parle. (...) Ils aiment mes photos, j'aime leurs photos et voilà. »*

*(Sara, 18 ans, 1<sup>ère</sup> STSS)*

Il semble y avoir une convention tacite sur le fait que Facebook sert à cette forme de lien distant pour ce groupe et le *like* y est suffisant. Dans les *verbatim* du questionnaire sur l'information, un jeune a indiqué pour tous les sujets proposés qu'il ne les commenterait que « si c'est un ami proche » qui a publié le contenu. Le commentaire est une réaction engagée qui ne s'utilise que pour une amitié forte. Il y a donc un consensus sur ce que l'on peut faire ou non sur le Facebook de ses amis en fonction de la distance affective que l'on a avec eux.

Des sanctions sont possibles si cette distance n'est pas respectée... Les connaissances peuvent être bloquées si elles affichent, mais ce n'est pas une sanction puisque cette action n'a pas de coût social. Par contre, les proches peuvent être sanctionnés sur Facebook, que ce soit pour une faute sur Facebook ou hors Facebook. Une jeune fille raconte par exemple que la faute consistant à publier un message privé en public est nécessairement condamnée et amène à rompre la confiance préalablement donnée : le lien engagé ne peut être poursuivi si l'intimité n'est pas garantie et réciproque.

*« Moi y'en a une, elle a mis sur son mur des messages que je lui avais envoyés en MP [Message Privé], franchement ça se fait pas, je lui parle plus. »*

(Fille, 1ère STSS)

Facebook sert aussi à sanctionner une faute hors ligne. Une jeune fille raconte avoir liké les photos d'une soirée d'anniversaire où elle n'était pas invitée. Elle montre ainsi publiquement que, elle, est fidèle en amitié. Cet affichage ne peut être compris que par le réseau d'amis assez proches, ceux qui savent qu'elle n'était pas présente à la soirée et qui pouvaient s'interroger sur la raison de son absence.

*« Moi par exemple j'ai envoyé un message à ma meilleure amie sur Facebook, elle me répond qu'est-ce que tu me veux toi, ça fait trois mois que t'as pas donné de nouvelles et te voilà. Je lui ai dit ben ouais, j'avais eu des problèmes nin nin nin. Elle me répond ok tchao. Elle a invité tous mes amis à son anniversaire, c'était son anniversaire, les autres années j'étais invitée et tout, normal, c'était ma meilleure amie, et là elle m'invite pas, mais elle invite tous mes amis, ils y sont tous allés et tout. Moi je dis ok. Par contre j'ai liké toutes les photos de son anniv sur Facebook, une à une, je les ai toutes passées, et j'ai tout liké. »*

(Fille, 1ère STSS)

Les sanctions relationnelles sur Facebook portent sur les liens forts, ou les liens dont on ne peut pas se débarrasser sans conséquence. La sanction est dans l'affichage d'une dissonance entre la relation attendue et la relation instrumentée par le dispositif. Au fur et à mesure de l'histoire relationnelle, les adolescents éprouvent donc des relations qui se rapprochent ou s'éloignent, avec toute une palette d'ajustements et de dissonance pour coller à la dynamique de ces sociabilités. La plasticité du dispositif de Facebook permet de concentrer sur cette plate-forme les multiples expériences.

### **c) Aux frontières de l'amitié : le lien amoureux et le lien familial**

Deux types de liens particuliers s'insèrent aussi sur Facebook, alors qu'ils ne sont pas des liens d'amitié : le lien amoureux et le lien familial. Une définition de l'amitié se pose même en négatif par rapport à ces deux types de relations, l'amitié serait alors ce qui n'est ni filial ni sexuel. Facebook est fait pour garder le lien avec ses amis, mais on y active aussi les liens amoureux, et on essaye d'y limiter les liens familiaux. Les lycéens qui parlent de ces deux types de liens disent en creux les codes Facebook qui jouent pour l'amitié.

#### ***Facebook, témoin de la naissance et de la mort des liens amoureux***

Une des situations qui incitent à accepter des famis est qu'ils alimentent les rencontres pouvant se transformer en amour. Car l'enjeu à l'adolescence, c'est bien d'expérimenter la relation amoureuse, et pour ça Facebook est devenu incontournable. L'utilisation des outils de communication privatisés permettait d'explorer les interactions avec l'autre sexe à l'abri des regards (Metton, 2010) et Facebook a ensuite développé la publicisation du couple pour lui donner une place dans le groupe de pairs (Balley, 2012). Je voudrais insister ici sur le fait que la singularité de Facebook est d'avoir une durée et qu'un compte suit l'histoire du lien amoureux, de ses débuts à sa fin.

Le fait que « Facebook, c'est pour [draguer] les filles » m'a été explicité avec beaucoup de bagout et de sincérité par un jeune homme alors que je testais le questionnaire au CDI et à la Vie scolaire :

*Un garçon arrive à la « vie scolaire » (le bureau des surveillants), écouteur sur les oreilles, pour demander si un prof est là ou pas. La surveillante maintient les règles « tu arrêtes ta musique », et en même temps sourit de sa tchatte. Lui est très clair quand je lui présente le questionnaire : « non, mais je vais pas vous mentir madame, la vérité, même si les autres ils le disent pas, c'est que Facebook c'est pour les filles ». Il continue à répondre en tchatchant sur ce thème « Avant c'était déjà galère quand tu kifes une fille pour avoir son 06, maintenant d'abord tu te bats pour avoir son Facebook, et après tu te bats encore pour avoir son 06, c'est galère Facebook, c'est galère ».*

*Un autre arrive. Il regarde ce que l'autre coche, je lui propose le questionnaire. Il commence à remplir, plus lentement, en prenant le temps. L'autre se moque de lui, « mais jamais tu cliques, allez reconnais que tu rames pour avoir le 06 des filles », l'autre répond « non, moi j'ai pas de problème », et c'est la surveillante qui reprend en disant « tu vois, pour avoir le 06 d'une fille il faut avoir des trucs à raconter ».*  
(Garçons, Vie scolaire ; notes de mon journal)

Cet échange, qui se place dans un espace assoupli du cadre scolaire puisque ce n'est pas une classe, mais un espace de discussion, met en scène les expériences distinctes des deux jeunes garçons pour pouvoir accéder à un contact avec une fille. Dans les interventions dans les classes de garçons, le fait que « Facebook, c'est pour les filles » a quasiment toujours été réaffirmé. Alors que cet argument apparaissait ponctuellement dans les classes de filles.

Facebook sert donc pour commencer à établir un contact, qui ne doit pas être visible à ce stade. L'outil numérique est donc particulièrement utile pour adresser une fille personnellement, plutôt qu'en groupe.

*« Non, mais madame, on va pas faire les mythos, mais Facebook c'est pour les filles. Genre on voit une jolie fille, on va aller lui parler, on va lui dire t'es sur FB, et voilà. (et ça marche?) Ben ouais, sur Facebook elles sont plus accessibles, elles sont toutes seules alors peut-être elles vont répondre. Alors que quand on va les voir dans la rue, elles font, non, elles font, enfin elles font les starlettes genre, alors que sur Facebook elles vont répondre, et peut-être... »*

(Garçon, CFA)

Les filles mettent en place des stratégies pour se signaler à la cible, par des interactions peu engageantes comme le *like*.

*« Moi, je drague jamais. De toute ma vie, j'ai jamais dragué. Moi, je drague pas, je me mets en avant. Par exemple, je vais changer souvent de photo, je fais faire j'aime sur ses photos pour qu'il voie que je suis là. Et après, c'est lui qui va me parler tout seul. Donc, j'enchaîne la conversation. »*

(Florence, 17 ans, 1ère STSS)

Les tactiques de séduction féminines s'appuient sur le dévoilement de soi en évitant les risques d'exposition grâce à la diversité des artefacts d'expression.

Cette phase de découverte utilise tous les potentiels de Facebook pour évaluer et tester la *target*, parce que « Facebook c'est pas Meetic, hein, parce que sur Facebook, les mecs, c'est des colis piégés ». Ce stade nécessite tout de même de respecter des codes d'amitié, comme le fait de ne pas mentir.

Fille A : *Facebook ça sert à faire de l'enquête, à tout savoir d'un mec que tu veux pécho, par exemple tu peux te créer un faux compte et aller lui parler pour voir s'il répond ou si il est vraiment intéressé par toi*

Fille B : *Ouais, mais si tu fais ça ça se saura toujours, ça va se retourner contre toi*

Fille A : *non, mais moi j'ai pas menti, c'est bon hein.*

(Filles, Classe 1ASSP)

Si les fausses demandes d'amitié sont utilisées pour juger le sérieux du prétendant, le mur et l'activité publique sont aussi les indicateurs de la « vraie vérité » des gens.

*« Mon... ma target, je lui ai demandé son Facebook pour voir si c'était un homme à filles. Et en fait non, donc ça va. Parce qu'en fait sur Facebook on peut voir les vraies vérités des gens. »*

(Pénélope, 18 ans, Terminale STSS)

Mais si Facebook est très utile dans la phase d'approche, ce lien n'est pas suffisant pour acter de l'engagement : il faut le « 06 » pour que les choses deviennent sérieuses. Et la mise en couple est actée par une publicisation en photo, en messages adressés, en affichage du statut. Le couple n'étant pas le sujet de cette recherche, je n'ai pas approfondi ces phases de vie sociale sur Facebook. Par contre, on a vu que les messages et interactions sont effacés à la fin d'une relation. Suite à une rupture, Facebook va encore servir à réaffirmer une distance :

*« Ou sinon, des fois, je teste mes ex, parce qu'ils ont une meuf. Ils disent qu'ils sont célibataires, ils veulent le numéro, ils veulent qu'on se voie. Il est même pas fidèle avec la meuf actuelle avec qui il est. Donc, ça prouvait vraiment que c'était pas un mec bien. (...) »* (Florence, 17 ans, 1<sup>ère</sup> STSS)

L'exemple du lien amoureux montre deux choses des liens d'amitié sur Facebook. D'abord que la distance relationnelle est variable, et que les jeunes utilisent la plateforme autant pour se rapprocher que pour s'éloigner d'une personne. Ensuite, le lien amoureux est l'extrême qui justifie d'effacer des données : les amitiés s'accumulent, et les adolescents gardent en lien des connaissances tant qu'il n'y a pas de conflits. Il y a donc une mécanique positive de construction du réseau social sur Facebook : il regroupe soit des inconnus soit des proches, mais pas d'ennemis.

### ***La famille, qu'on aime, qu'on fuit***

Fille A : *Mon père, je le vois tous les jours à la maison, donc j'ai pas besoin de l'avoir sur Facebook*

Fille B : *mais moi aussi tu me vois tous les jours et ben on est quand même amies sur Facebook... ?*

Fille A : *ouais, mais c'est pas pareil.*

(Filles, Classe 1<sup>ère</sup> STSS)

Qu'est-ce qui n'est donc « pas pareil » entre le lien familial et le lien amical, et qui se répercute sur Facebook ? Si l'ensemble des relations sur le réseau social fait l'objet d'une stratégie, les relations avec la famille sont imprégnées d'un statut hors ligne non ajustable : la famille, c'est la famille, on ne peut pas la bloquer dans la vie physique ... Dans les interventions en classe, en posant la question « est-ce que vous êtes amis avec vos parents sur Facebook », les réponses ont toujours été un grand mélange de « oui » et « non ». Mais les deux situations sont tolérées : on ne critique pas une amie qui a sa mère en ami sur Facebook. Notamment parce que pour certains, ce lien était obligatoire, c'était une condition pour s'inscrire. Pour les parents, c'est une manière de donner une liberté en maintenant une surveillance, même s'ils ne sont pas toujours capables d'assurer ce contrôle puisque les recoins de Facebook sont nombreux.

*« Je m'empêche pas [de publier des trucs], mais quand je fais quelque chose que je sais que ça va pas plaire [à ma mère], je la bloque pour pas qu'elle voie. »*

(Fille, Terminale STSS)

Le problème n'est alors pas tant les parents, que le groupe de la famille, où l'information va circuler hors ligne, comme le note Alexandre qui ne veut pas être ami avec ses cousins :

*« Et surtout avec des cousins, parce que les cousins, c'est la famille, qui vont le dire à tes cousins, qui vont le dire à tes cousins... C'est un cercle vicieux. L'information, elle part de A, elle va à B. Après, si toute la famille le sait, ça peut faire des problèmes. (...) Du côté du père, ouais, [la famille] est assez grande. C'est ça le problème. »*

(Alexandre, 18 ans, Term. STSS)

Une jeune fille a fait l'expérience de cette circulation de l'information, elle a donc dû justifier l'activité qu'elle avait bloquée à ses parents et elle en conclut qu'il faudrait plusieurs comptes :

*« il faudrait plusieurs comptes, un pour le lycée et un pour la famille. Moi une fois y'avait une photo où je fumais la chicha, et mon oncle il a cafté à mes parents en disant que je fumais des cigarettes, il a fallu que je leur explique et tout »*

(Fille, Classe 1ASSP)

Dans la même logique de surveillance, mais en sens inverse, beaucoup d'adolescents se sont donné pour mission de protéger les plus jeunes, un cousin traité de « PD » ou une petite sœur déclarée comme lycéenne alors qu'elle est au collège.

La famille n'est donc pas un lien affectif, avec qui on partage des contenus ou des activités via Facebook, mais un regard visant à contrôler le jeune. Une jeune fille raconte ainsi que ce contrôle se fait sans comprendre le sens des interactions qui s'activent en ligne :

*« Moi j'avais posté une photo de moi et un mec que je connaissais pas avait réagi, il avait mis « humhum ». Et là, je sais pas, enfin, ma cousine est, est partie, à dire au gars « nan, mais, moi je fais des études de droit, alors nin nin nin, genre fait gaffe », et sa mère elle s'y est mise aussi, non, mais franchement, elles ont pas compris quoi, elles ont pas compris qu'on était dans le même délire, j'étais obligée de supprimer les commentaires après. » (Fille, Terminale STSS)*

Florence se fait « afficher » pas sa mère qui utilise un humour que ses amis ne comprennent pas, ou qui divulgue des informations que Florence n'aurait pas voulu voir sortir du contexte familial.

*« Des fois, [ma mère] commente mes photos ou sinon, elle veut m'afficher devant mes amis. Par exemple, sur une photo, moi, j'ai les yeux clairs. Elle me dit : « T'as mis tes lentilles ». Après, y a des gens qui me disent que des fois je mets des lentilles alors que c'est pas vrai. Donc, si ma mère le dit, les gens ils vont dire : « T'es une menteuse ». Et si je supprime, ça va être la guerre à la maison : « Ouais, t'as supprimé mon commentaire ! ».*

(Florence, 17 ans, 1<sup>ère</sup> STSS)

Les parents sont ceux qui peuvent afficher les jeunes dans leur posture d'enfant, réduisant la distinction entre la scène du lycée où l'on peut faire sa mue vers l'âge adulte et les coulisses de la maison où l'on garde encore un temps le confort du statut de petit.

La famille, qu'on l'aime ou qu'on la fuit, elle colle... Si les parents observateurs sont tolérés, parce que les jeunes savent esquiver ce regard si besoin, les parents actifs mettent en général les jeunes en difficulté. La particularité de Facebook est en effet de mettre en scène différents espaces de visibilité, et autant les adolescents connaissant les codes de l'affichage, autant les parents ne semblent pas les maîtriser.

#### **d) On peut négocier son identité, on ne peut pas négocier ses liens**

L'enjeu sur Facebook n'est pas d'afficher son profil, mais sa place sociale. Il faut donc signifier la juste distance avec ses amis : une indifférence opportuniste avec les liens faibles, qui contribuent à la popularité ; un lien affectif avec les liens forts, qui attestent de la qualité des relations ; une autonomie des parents et de la famille, pour ne pas afficher le statut d'enfant, mais plutôt celui d'adulte. Autant jouer avec son identité est toléré, autant les sociabilités doivent, elles, respecter la réalité du lien sous peine de se faire sanctionner. La virtuosité qui est attendue est celle qui adapte le format du message au public ciblé, puisque les outils offrent cette plasticité.

On peut noter deux limites à ces observations sur les réseaux sociaux des adolescents sur Facebook. La première est qu'aucune expérience négative du réseau social n'a été explicitée. Notamment, aucun jeune ne m'a dit avoir été « exclu » de Facebook, alors qu'il est possible que les jeunes qui ont fermé leur profil l'aient fait pour éviter de montrer qu'ils n'avaient pas d'amis. Cette lacune tient probablement au fait que l'enquête utilise surtout des entretiens collectifs : ce n'est pas un contexte favorable pour parler des blessures liées au réseau. Toutefois, les multiples ajustements possibles pour donner du sens à son profil et à ses liens permettent peut-être de légitimer des usages différenciés

de Facebook. La seconde limite est que la diversité réelle des relations sur Facebook ne peut pas être mesurée. Autant certains jeunes indiquent leur curiosité, leur souhait de découvrir. Autant il n'est pas possible de décrire s'ils trouvent en ligne des contenus ou des profils socialement hétérogènes. Est-ce que les jeunes filles issues de milieu populaire et en échec scolaire au lycée Pasteur peuvent rencontrer le prince charmant en ligne, et ce prince charmant peut-il être originaire d'un milieu socialement différent du leur ? La seule hypothèse qui peut être formulée pour envisager la réalité de cette diversité est qu'elle est probablement homothétique en ligne et hors ligne. Nicolas Oppenchain a montré que la navigation en ligne des jeunes de zones urbaines défavorisées est similaire à leur mobilité urbaine, rendant ainsi compte du fait que l'exploration en ligne s'appuie sur des pratiques et compétences expérimentées hors ligne (Oppenchain, 2011). S'il en est de même pour l'exploration sociale, alors le numérique serait un espace où les internautes peuvent exercer leurs ouvertures relationnelles comme ils les pratiquent hors ligne. La curiosité devient, pour des adolescents, la compétence clé pour ouvrir l'univers virtuel.

### 4.3) Le « mur » Facebook remplace-t-il le mur de la chambre ?

Une fois qu'un adolescent est sur Facebook avec son profil et ses amis, les interactions sont le prétexte d'une expression répétée de l'identité par la sociabilité. On a vu que cette expression visait à afficher un capital de popularité ou d'affectivité, en se gardant des risques de se faire afficher. Mais du coup, quels sont les mots et les contenus qui alimentent la *timeline* d'un adolescent et lui servent à cette expression ? Quand bien même le mur Facebook est numérique, c'est le premier salon des adolescents, qu'ils décorent avec les images qu'ils aiment et où leurs amis viennent discuter, s'ils apprécient l'ambiance et si c'est « *the place to be* ». Par rapport au mur d'une chambre, soulignons que le mur Facebook permet des espaces d'interactions et non pas seulement d'expression, puisque les amis y interviennent.

#### a) Des activités limitées et genrées

*« Non, mais on poste rien, on poste jamais rien. On va juste voir la vie des autres. »*  
(Fille, Classe 1SPVL)

À la question « qu'est-ce que vous postez sur Facebook ? », les adolescents répondent d'une seule voix « moi je mets rien » ou du moins « je mets pas grand-chose, j'aime pas trop ça. ». Cette réponse paraît contradictoire avec le fait que les adolescents passent du temps quotidiennement sur le service, et qu'ils y déploient de nombreuses expériences constructives de leur sociabilité. Comment donc réconcilier cette perception de « ne rien faire » et le constat qu'il se passe quand même « quelque chose » ? Derrière le premier retour exprimé massivement, on peut en fait observer des expressions différenciées par origine sociale et par sexe.

Comme dans le monde physique, le fait de « traîner ensemble » et de « passer le temps » introduit des micro-activités sociales qui participent d'une exploration personnelle et collective. Et comme dans les espaces occupés ensemble, la place des garçons et celle des filles se différencient, les compétences des élèves de milieu populaire se distinguent de

celles des élèves de milieu favorisé, même si les attributs physiques comme la voix, la force, les habits sont remplacés par d'autres codes.

### **Expression ou réaction**

Pour dépasser l'affirmation « je ne poste pas grand-chose », il faut interroger la régularité de la pratique : est-ce que 'pas grand-chose', c'est un statut par mois, ou un statut par jour ? Il se pourrait que les jeunes oublient qu'ils ont posté ou réagi à un sujet, emportés par le renouvellement permanent des contenus en ligne qui envoie aux oubliettes la plupart des activités. Dans le questionnaire, deux questions visaient à objectiver l'activité : « je publie au moins un statut par semaine » (oui / non) et « je préfère liker ou commenter que publier » (oui / non). J'entendais par publication de statut l'expression personnelle, et les jeunes ont *a priori* compris la question en ce sens, en excluant des statuts les *share*, ou les activités qui mettent en circulation des contenus.

La première question permet de confirmer que peu de jeunes disent avoir une expression régulière. 22 % des répondants indiquent qu'ils publient un statut au moins une fois par semaine, ce qui semble assez peu<sup>1</sup>. Parmi eux, 53 % sont des garçons (contre 50 % dans l'échantillon global) et 14 % ont 19 ans ou plus (contre 8 % de l'échantillon global). Les garçons âgés publient donc plus régulièrement. Mais surtout, on observe une particularité des jeunes issus de milieu populaire : 29 % des jeunes de filières professionnelle ou technologique postent régulièrement un statut sur Facebook. Les réponses à la question sur la forme de l'expression vont aussi dans ce sens : 69 % des jeunes indiquent préférer le *like* ou *comments* au statut et cette préférence est distribuée. Parmi les jeunes qui préfèrent la réaction, 50 % sont des filles (contre 48 % dans l'échantillon global) et 54 % sont en filières technologique ou professionnelle (contre 50 % dans l'échantillon global). L'origine sociale semble bien plus déterminante que le sexe sur la forme de la prise de parole.

On peut donc proposer de manière quelque peu caricaturale que, sur Facebook, les garçons issus de classes populaires publient des statuts et les filles réagissent aux statuts, notamment celles qui sont en filière générale. Soyons honnêtes : ces résultats ne sont pas cohérents avec les observations générales, qui tendent à montrer que l'expression numérique est, comme l'expression en public, maniée par des personnes ayant un capital social et scolaire important. Et le Pew Research Center montre, chiffres à l'appui, que les femmes postent très nettement plus de statuts sur Facebook que les hommes (Hampton *et al.* 2012). Pourquoi est-ce que « mes » jeunes de classes populaires disent donner de la voix en ligne ? Pourquoi est-ce que celles qui lèvent la main en classe ne font que cliquer sur un pouce sur Facebook ? Est-ce que la nouvelle génération d'adolescents fait une place non pas aux beaux parleurs maîtrisant les conventions de la prise de parole en public, mais reconnaît une expression en *lol* et avec fautes d'orthographe ? À tout le

---

<sup>1</sup> Le projet Algopol (partie C) permettra d'objectiver ce déclaratif.

moins, comment analyser ces résultats déclaratifs sur un petit échantillon par rapport aux études d'envergure ?

Tableau 16 : Répartition des enquêtés selon la forme de prise de parole préférée

	Effectif	Je publie au moins un statut par semaine	Je préfère les likes / commentaires au statut
Total	562	122	389
		22 %	69 %
Pour 100 enquêtés du groupe			
Sexe			
Femme	48	45	50
Homme	50	53	49
(vide)	2	2	1
Filière			
Générale	48	33	54
Pro Techno	50	67	44
(vide)	2		

Lecture : parmi les 562 enquêtés, 122 (22 %) déclarent publier un statut hebdomadaire et 389 (69 %) déclarent préférer les *likes / comments* aux statuts. Pour 100 enquêtés qui publient au moins un statut par semaine, 53 sont des hommes. Pour 100 enquêtés qui préfèrent les likes / commentaires au statut, 54 sont en filière générale.

Cette prise de parole des garçons en ligne a été soulignée par certains travaux (Metton, 2010) et l'expression numérique est décrite par les jeunes comme plus ouverte, plus intime, plus sincère, et donc plus naturelle :

*« 50 % des jeunes internautes âgés de 11 à 16 ans dans toute l'Europe ont un peu ou beaucoup plus de facilité à être eux-mêmes sur Internet que lorsqu'ils sont en face à face avec d'autres personnes. En outre, 45 % des jeunes disent qu'ils parlent sur Internet de choses différentes de celles dont ils discutent avec des gens en face à face. 32 % affirment que, sur Internet, ils parlent de choses privées dont ils ne pourraient pas discuter avec des gens en face à face. »*  
(Livingstone et al., 2011).

Les adolescents se trouvent plus à l'aise avec ces supports d'expression que dans les face-à-face où leur corps et leur voix ne sont ni assurés ni assumés. Ils trouvent en ligne des registres d'expression et des lieux de parole qu'ils prennent au sérieux pour ce qu'ils sont, des espaces d'expérimentation. Ainsi, il est possible que les lycéens de filières technologique ou professionnelle accordent une valeur à leur expression en ligne, et donc la mettent en avant dans un questionnaire ; alors que les lycéennes de milieu favorisé déconsidèrent ces formes d'expression et s'autocorrigent en minimisant leurs bavardages.

Les statistiques ici ne diraient donc pas les pratiques, mais la valeur accordée aux pratiques : les garçons qui ruent dans le cadre scolaire veulent se faire entendre et occuper l'espace numérique public ; alors que les filles et les bons élèves s'aménagent des espaces intimes de connivence (Depoilly, 2011).

*« Les filles postent des photos, les garçons des paroles de rap »*  
(Garçon, classe 1<sup>ère</sup> STI)

Une autre manière de discuter les réponses sur l'expression sur Facebook est de regarder le contenu des statuts. Le statut n'est en fait pas forcément une expression personnelle : les jeunes utilisent des phrases, des images, des musiques et se saisissent des objets de leur univers culturel pour dire quelque chose d'eux-mêmes sans prendre la parole directement. Comme les jeunes disaient ne pas publier, je leur demandais en classe de m'indiquer ce que les autres publiaient. La réponse introduisait alors, pour une fois, le sexe comme critère de distinction : les filles postent des photos, d'elles, de leurs copines ; les garçons postent des phrases de rappeurs soit des « *punchlines* », ou des vidéos de foot.

Cette distinction est potentiellement moins radicale dans les faits que dans les déclarations, puisque plusieurs filles ont aussi indiqué en entretien individuel mettre des phrases de rappeurs, ou de savants. Mais l'expression féminine est une expression identitaire : les adolescentes postent ce dans quoi elles « se reflètent ». Sara fait particulièrement attention à ce qu'elle indique sur son mur pour ne pas mettre ce qui est drôle, mais ce qui lui correspond :

*« M'afficher, franchement, je m'en fous. J'ai rien à cacher, j'aime ce que j'aime et voilà. Mais ouais, après... Parce que ça [les contenus des pages] me fait rire, mais c'est pas forcément... je sais pas comment dire... J'aime, mais... Je sais pas comment dire, mais c'est pas un truc... Mais c'est pas un truc qui me correspond. Parce que y a des trucs que j'ai mis comme livres, ou musiques, ou films, ça, c'est un truc qui me correspond. J'ai mis des pages des films, mais j'aime parce que c'est un film que j'aime. C'est un film qui me correspond, mais une page où il va dire des trucs marrants, des images marrantes, ouais, c'est drôle, mais c'est pas un truc qui me correspond. »*  
(Sara, 18 ans, 1<sup>ère</sup> STSS)

Cette posture un peu extrême est assouplie par certaines au prétexte de la sociabilité. Il s'agit de mettre des photos ou des statuts pour montrer que l'on est avec des gens.

*« [Mon dernier statut] c'était pour dire que j'étais avec des gens. Ben, on était dehors, enfin, on était sortis quoi. Et je voulais le dire, pour les gens, enfin, que j'étais avec eux quoi. »*  
(Fille, Terminale STSS)

Au contraire, les garçons semblent accorder peu d'attention à ce qu'ils postent, c'est-à-dire qu'ils se saisissent d'objets plutôt qu'ils ne se mettent en scène de manière réflexive. Seuls des garçons ont indiqué utiliser Facebook comme mémoire personnelle : « Madame, moi quand je mets une vidéo c'est pour la garder, pour pouvoir la retrouver plus tard. C'est pas pour avoir des *likes* et tout » (Garçon). Les vidéos publiées par ce jeune homme sont des vidéos de foot, avec le but de tel ou tel joueur, la performance d'une équipe. Il

ne sait absolument pas dire combien d'amis il a, ni si ses statuts reçoivent des *likes* et des *comments*. Pour ce jeune, Facebook est un marque-page du web, et certainement pas une scène interactionnelle où il faut se présenter. D'autres indiquent de même publier des vidéos de foot, mais dans une activité collective qui permet de synthétiser la saison avec leurs amis : « moi, quand mon équipe gagne je le mets, je mets les vidéos des buts. Quand elle gagne pas c'est les autres qui mettent des vidéos, parce que mes amis ils sont pour différentes équipes » (Garçon). Il y a donc un suivi de la saison de foot passant par les statuts rapportés par chacun, en fonction de son équipe. Les garçons s'expriment donc en se positionnant par rapport à un objet extérieur plutôt qu'en référence directe à des personnes ou des amis.

Les garçons semblent donc utiliser des contenus pour s'exprimer sans considérer que leurs statuts les représentent. L'utilisation d'un objet externe pour contourner l'expression directe est particulièrement développée chez les fans, par exemple les fans de jeux vidéo. Germain, dont le profil sera dessiné au chapitre 7, montre que la passion pour une activité est le prétexte de rencontres et de construction d'une légitimité, mais que cette construction sociale ne serait pas possible sans le médium de l'objet de la passion. Même Kevin, qui alimente un Tumblr pour se mettre en scène et rencontrer des gens un peu comme lui, témoigne qu'utiliser des mots personnels est une expression complexe, qu'il n'arrive pas à dire des choses comme ses amies même s'il aimerait bien savoir le faire et s'entraîne parfois en rentrant chez lui...

Ces deux registres d'expression, identitaire pour les filles et instrumenté pour les garçons, sont bien sûr plus nuancés dans la pratique. Mais ils semblent pouvoir servir de repères comme comportements idéaux-typiques en ligne, et les caractéristiques personnelles s'observent en relief de ces références.

### ***La violence, une réaction féminine ?***

Dans les différences de comportements entre garçons et filles, le rapport à la violence m'a semblé particulièrement singulier. J'avais hésité à aborder ce thème frontalement : je voulais éviter de tomber dans la stigmatisation des réseaux sociaux numériques comme espaces de défoulement sans foi ni loi. Si certaines situations ont effectivement abouti à des drames, je ne voulais pas imposer le constat de la violence en ligne avant que les adolescents ne l'établissent eux-mêmes. Et effectivement, l'idée que les échanges en ligne sont violents n'a émergé que marginalement dans les premières interventions : les « ennuis » qui conduisent des filles à arrêter Facebook recouvrent probablement une forme de violence ; un jeune garçon m'a indiqué que « Facebook, c'est pas pour les sujets, c'est juste pour les filles et les *fight*s » ; dans le questionnaire, à la question « est-ce que tu cliques pour voir une actualité avec du hockey sur glace », les jeunes répondent « s'il y a une bagarre dans la vidéo carrément on va voir ». Les adolescents semblaient donc s'accommoder d'une certaine violence, en jouer ou la condamner alternativement, sans en faire un point d'attention particulier.

La question a finalement été directement abordée dans certaines interventions en classe, car un lycéen a souligné que le rapport à la violence semblait différencié :

*« C'est les filles, Madame, grave elles sont violentes. Déjà en général, quand elles sont sur Facebook elles sont à plusieurs, alors ça part et voilà. »*  
(Garçon, CFA)

Effectivement, les filles réagissaient de manière virulente quand les risques de violence émergeaient, et leurs réactions visaient à légitimer ces actions par des raisons positives : défendre un petit cousin, défendre une petite sœur, défendre une amie qui se fait embêter. La protection des proches justifie de sortir les griffes, de lâcher des mots qui blessent et d'attaquer verbalement en commentaire. En classe de filles, plusieurs s'exclamaient : « évidemment Madame qu'on va se battre sur Facebook, on va pas se laisser faire. ». Elles vont même jusqu'à revendiquer le droit de se battre :

*« Même si ça me concerne pas, genre sur la page d'un mec que je connais pas, ben, si je suis pas d'accord je le dis quoi. »*  
(Filles, T STSS)

Contrairement à une idée reçue, la violence sur Facebook ne viendrait pas spécialement des garçons. Ceux-ci exprimaient plutôt une indifférence à la violence, constatant que « ça sert à rien de se battre sur Facebook ». Ils allaient même jusqu'à condamner cette pratique : « le mec derrière son écran, il se croit tout permis, c'est de la lâcheté ».

Toutes les jeunes filles ne développaient pas ce discours, mais il semble que le continuum entre les postures pacifiques et agressives en ligne s'inverse entre les garçons et les filles par rapport aux postures hors ligne. Il y aurait dans cette perspective des filles qui cherchent à en découdre en ligne comme des garçons qui se lancent dans un *fight* hors ligne ; et il y aurait des voix féminines et masculines appelant à la retenue dans les commentaires et à la distance dans la rue. Les filles disent d'ailleurs apprendre les mécanismes de combat en s'inspirant de ce qu'il se passe hors ligne dans l'univers viril et masculin des trottoirs de la cité :

Fille : *Et puis si on n'est pas d'accord, on ramène ses potes avec un retweet pour qu'ils suivent le fight et qu'ils s'y mettent et qu'on soit tous ensemble*  
l. : *mais c'est violent non, imagine en vrai, ça fait une meute qui se défoule sur quelqu'un ?*  
Fille : *Ben, ouais, mais moi depuis que je suis toute petite dans ma cité c'est comme ça.*  
(Fille, 1<sup>ère</sup> STSS)

Cette observation que les filles peuvent se montrer plus violentes que les garçons en ligne pourrait s'expliquer par la remarque précédente sur les formes d'expression. Si les filles investissent leur profil et leurs interactions de manière identitaire, elles réagissent intensément aux commentaires qui peuvent être perçues comme des agressions. Alors que le contournement que les garçons empruntent, en passant par des sujets externes plutôt qu'en s'exprimant personnellement, leur permet de ne pas prendre les remarques pour eux, de ne pas se sentir attaqués.

Les trois sections précédentes montrent que le numérique donne aux jeunes la possibilité d'expérimenter leurs compétences : la prise de parole en public ne nécessite pas forcément de savoir bien écrire, l'issue d'une joute violente n'est pas forcément à

l'avantage de celui qui a le plus de muscle. Mais ces formes de sociabilité en apprentissage sur le numérique ne sont probablement que des étapes transitoires propres à l'adolescence ; il est bien sûr impossible de conclure à ce stade que l'espace public numérique est différent de l'espace public physique, au contraire.

### **b) Une expression passée au tamis des sociabilités**

Nous avons vu que l'expression intime n'était pas de mises sur Facebook, car les publications doivent y avoir un sens relationnel et non pas seulement personnel. Ce qui passe sur le mur des adolescents est donc filtré suivant les critères de la sociabilité. De là, nous allons voir que les contenus partagés sont très largement repris plutôt qu'introduits, et que certains codes comme l'humour sont nécessaires pour faire passer les contenus.

#### ***Une reprise des contenus plutôt qu'une innovation***

À force d'entendre parler des *punchlines* de rappeurs ou des citations des savants, mais en constatant que je n'en avais jamais sur mon propre Facebook, j'ai fini par demander où on les trouvait, ces citations. Question naïve qui amène une réponse de même nature : « ben, sur Facebook Madame ». Cette réponse montre que Facebook est un espace de circulation des contenus, un espace où les utilisateurs se saisissent de tel objet partagé par une connaissance pour l'importer dans leur réseau social sans avoir besoin d'aller chercher ce qui n'est pas déjà dans le circuit.

L'introduction des contenus est une activité à risque, comme l'introduction des inconnus dans l'entre-soi du réseau de jeunes. C'est ce qui fait que l'expression des adolescents se base sur un nombre limité de ressources qui se répliquent dans les *newsfeed* :

*« Là depuis les incidents que y a eu au Trocadéro avec le Paris Saint-Germain, y a beaucoup de vidéos qu'ils ont tournées sur les arrestations de la police, sur les casseurs. Ça, c'était dans les actualités. Donc, je regardais. (...) En fait, tout le monde postait la même vidéo. »*

(Sara, 18 ans, 1<sup>ère</sup> STSS)

Il est vrai que les vidéos disponibles sur un évènement ne sont pas forcément multiples. Mais dans le même temps, les jeunes ne sont pas à la recherche de l'expertise qu'apporterait une multitude de vidéos, de l'évènement pris sous tous les angles. Ils privilégient donc les vidéos déjà disponibles dans leur environnement, et déjà validées par des *likes* et *comments*.

Cette reprise assure d'ailleurs plusieurs bénéfices. Le *share* ou le *like* d'un contenu présente l'intérêt d'être un double geste social : d'une part, il donne une reconnaissance à l'ami qui a initialement partagé le contenu ; d'autre part, il donne une visibilité dans son propre réseau d'amis. *A contrario*, introduire des contenus dans le réseau socionumérique est une prise de risque dont le bénéfice est incertain et indirect : la popularité acquise avec des contenus innovants prend du temps à se construire et être validée.

Publier un contenu de soi-même n'apporte pas la double visibilité du partage. Contribuer à la circulation des contenus est donc plus raisonnable qu'introduire un contenu. Ce

mécanisme alimente l'entre-soi des adolescents. Et aboutit à une validation sociale des contenus suivant une logique de hiérarchisation par l'audience. Une vidéo qui n'a pas été préalablement validée par un certain nombre de *likes* et *comments* ne mérite probablement pas d'être publiée. Les publications sur les Facebook des adolescents ne sont pas évaluées en termes de qualité propre, mais en potentiel de sociabilité.

Cet objectif de consonance sociale débouche en corollaire sur l'homogénéisation des commentaires. Les jeunes soulignent qu'en fait, c'est le premier retour sur un statut qui donne le ton sur lequel tous les commentaires à venir s'aligneront ensuite :

*« Et puis, ça dépend du premier truc. Par exemple, un statut, le premier, il va mettre un commentaire genre c'est trop bien, et après tout le monde, ses potes, tout le monde ils vont dire c'est trop bien. Alors que le premier il aurait mis que c'était naze les autres ils seraient tous partis genre c'est trop naze, ils auraient suivi quoi. Ouais, y'a de l'influence, (...) en fait les gens c'est des moutons »*  
(Fille, classe 1<sup>ère</sup> STSS)

La « tyrannie de la majorité » s'observe ainsi autant sur les publications qui circulent dans l'univers numérique des adolescents que dans les commentaires.

Deux cas permettent de tester d'autres interactions et d'autres contenus que ceux repris. Le premier utilise les profils multiples ou les pages, comme on l'a vu dans les usages d'identité négociée. Ces espaces où ce n'est pas la face d'un jeune qui est engagée permettent de tester des contenus. Le second est assumé par un jeune, qui poste des morceaux de musique peu connus en se donnant comme mission de promouvoir certains groupes, mais donc en prenant le risque d'être incompris dans son environnement social. Cette distinction est rare et esquisse les profils d'explorateur qui seront dessinés au chapitre 5. Il s'agit de tester et de renforcer sa singularité, plutôt que de jouer la carte de la sociabilité.

### **L'humour**

Un des registres qui assure aux contenus une composante sociale et une chance de reprise est celui de l'humour. Publier un contenu drôle rassemble les filles comme les garçons, les supporters du PSG comme ceux de l'OM, et ainsi de suite. Les blagues sur Facebook sont légions, sous forme d'images avec du texte ou de vidéos, à propos d'évènement ou d'histoires de tous les jours.

*« Y'a des groupes et ils mettent des images ou des phrases, c'est drôle. Ça me fait rire et je regarde plus ça qu'autre chose. »*  
(Sara, 18 ans, 1<sup>ère</sup> STSS)

Les jeunes n'aspirent pas tant à produire ces contenus humoristiques, ils savent bien le travail et le risque que cela représente. Mais ils cherchent à s'inscrire dans la circulation de ces contenus. Faire partie de ceux qui ont partagé une vidéo permet de faire partie d'un public ; Facebook permettait jusqu'à peu d'afficher les profils qui avaient liké un contenu, matérialisant les activités réflexives et performatives des publics au sens de Dayan (2000).

Il faut donc trouver les bonnes sources de contenus. Les comptes qui sont intéressants pour cela ne sont pas ceux qui viennent de liens affectifs, et ne sont pas nécessairement authentiques et sincères :

*« Sur Twitter, c'est les comptes parodiques qui sont les plus drôles. Ouais, on peut suivre des stars, mais c'est les comptes avec des blagues qui sont importants. »*  
(Garçon, classe 1<sup>ère</sup> STI)

Une fois qu'un contenu est identifié comme « à potentiel », le moyen de le faire circuler consiste à l'adresser à certains amis, quitte à ce que d'autres amis s'en saisissent aussi.

*« Même pas que je pensais en partageant ça que les gens ils allaient aimer. C'était juste pour partager, pour qu'ils voient, pour qu'ils rigolent aussi. Parce que je savais que certaines personnes, par exemple mes meilleurs amis et des meilleurs amis avec meilleure amie aussi, ils allaient aimer. Je savais ils allaient rigoler (...). Je pensais un peu à eux et j'ai dit « je vais partager pour savoir »... »*  
(Kevin, 16 ans, 1<sup>ère</sup> STI2D)

La remarque de Kevin montre qu'il publie en s'adressant à un petit nombre, pour s'assurer d'avoir des retours ; mais que les contenus humoristiques peuvent activer des relations plus larges que celles ciblées.

La circulation des contenus entretient donc une forme d'expression sociale, et ce déploiement fonctionne d'autant mieux avec des contenus drôles. L'humour est le registre qui garantit une sociabilité, bien plus que l'intimité. Et c'est aussi celui qui élargit potentiellement les relations, bien plus que la politique.

*« Si c'est des trucs pour, pour rigoler, genre, euh, genre une caricature ou un truc comme ça, je vais, je vais cliquer. Après non, si c'est un truc de politique ou de religion, je vais pas le lire. »* (Jessica, 18 ans, Term. STSS)

L'humour sur Facebook mériterait très certainement une étude plus approfondie, mais je m'arrêterai puisque les enquêtés ne m'en ont en fait que peu parlé, et puisque ces contenus servent surtout à valider le fait que l'expression sur Facebook ne peut pas s'autonomiser d'un cadre relationnel.

### **Les frictions sociales : humour glauque et droit d'auteur**

Par contre, l'humour fait partie des registres qui établissent certaines limites : il y a ceux qui rigolent et ceux qui rient jaune à certaines blagues. Les contenus perçus comme drôles par certains, mais non ressentis comme tel par d'autres deviennent les éléments de frictions relationnelles, qui contribuent comme d'autres situations à poser des frontières dans les tribus d'adolescents. Florence et Erwan relatent tous deux être gênés devant des vidéos qui sont supposées faire rire, mais qu'ils trouvent violentes ou tristes.

*« Le seul truc bizarre, c'est que y'en a qui postent des trucs, j'aime pas trop. Parce que j'aime bien les animaux, ils postent des images des gens par exemple qui torturent des animaux ou des trucs comme ça. »*  
(Erwan, 16 ans, 2<sup>de</sup> Générale)

*« Parfois, c'est pas marrant : Ouais, des fois, c'est des blagues, je trouve pas ça vraiment marrant ou des vidéos par exemple sur des trucs bizarres. Par exemple, le Nutella, tout ce qu'ils mettent à l'intérieur, je sais pas quoi, c'est pas vrai. C'est un peu bizarre de publier ça. Ou par exemple des vidéos, par exemple, d'une fille qui se fait taper. C'est pas vraiment marrant et je vois pas pourquoi publier ça. (...) Je dis rien parce qu'après ça va faire des embrouilles. »*

(Florence, 17 ans, 1<sup>ère</sup> STSS)

Florence témoigne de plus que se marginaliser du groupe en signalant que le contenu ne fait pas rire n'est pas possible, serait mal reçu par le réseau social. Les contenus dits humoristiques ne sont donc pas toujours universels. Nous verrons que Florence et Erwan sont tous deux des jeunes en recherche de sociabilités, ce qui explique qu'ils n'osent pas afficher des réactions qui risquent de les marginaliser.

D'autres frictions sociales liées à la circulation des contenus sont signalées à nouveau par Florence. Notamment, elle relate une expérience montrant que les contenus doivent être partagés en maintenant la mention de l'auteur, pour que ce dernier en récupère la reconnaissance.

*Florence : J'avais posté une phrase qui m'était venue comme ça et après, une amie elle disait : « Ouais, c'est ma phrase. Tu m'as copiée » ou je sais pas quoi. J'ai pas compris, parce que c'était une phrase assez absurde que tout le monde peut penser. Donc, j'avais pas compris sa réaction. Mais j'ai quand même laissé sur mon mur, parce que je suis désolée, j'ai rien copié.*

*l. : C'est quelqu'un que tu connais bien ?*

*Florence : Ouais, quelqu'un que je connais bien en plus.*

*l. : Et vous vous parlez encore ?*

*Florence : Ouais, on se parle encore.*

*l. : C'était une embrouille, ça a duré deux jours ou ça a duré plus longtemps ?*

*Florence : Un jour, deux jours. Elle m'a vraiment fait une histoire, des paragraphes elle m'écrivait.*

*l. : Et y a d'autres gens qui sont intervenus ?*

*Florence : Oui, une qui m'a dit : « Copieuse, t'as copié ».*

(Florence, 17 ans, 1<sup>ère</sup> STSS)

Quel que soit le fin mot de cette histoire, est-ce que Florence a ou non copié cette amie, ce qui est signalé dans cette embrouille et repris par d'autres est que le droit de citation doit être respecté sur Facebook. Ce droit de citation s'applique pour les productions personnelles.

Par contre, les *punchlines* des rappeurs et autres reprises ne mentionnent pas l'auteur, puisque c'est un moyen de distinguer ceux qui connaissent la référence et ceux qui ne la connaissent pas. Les expressions personnelles ne s'appuient pas sur les mêmes mécanismes de reconnaissance, elles doivent en référer à l'auteur initial, car la reprise du contenu doit rester un geste social.

### c) Prendre conscience de son réseau social

Que les adolescents publient des statuts ou commentent les statuts de leurs amis, que les contenus qui circulent soient des blagues ou des *punchlines*, la dimension sociale de Facebook reste donc prépondérante. Les contenus sont le prétexte d'une activité qui vise à « prendre la mesure » de son réseau social, non pas seulement en mesures quantifiées par le nombre de réactions, mais aussi en termes de frontières. Il faut se placer dedans ou dehors, publier ou *liker*, s'impliquer ou se taire. Si, en publiant un statut, on cherche à se conformer à des goûts acceptables dans la société des pairs, nous allons voir que l'activité rend conscient d'une place sociale et que les jeunes se construisent avec cette expérience.

#### « On est tous pareils » ?

Au fil des contenus qui circulent se pose la question de l'homogénéisation. Si les publications des lycéens doivent s'intégrer dans les interactions des groupes et favorisent la reprise, est-ce que les murs des adolescents ne deviennent pas tous identiques ? Cette idée qu'on est « tous pareils » est exprimée par plusieurs jeunes et rarement contrebalancée par une expérience de diversité. Florence et Erwan notent que leurs amis Facebook, proches ou lointains, de zone urbaine ou de zone rurale, postent les mêmes contenus. Erwan expérimente par exemple des sociabilités par l'intermédiaire d'un ami, originaire du Nord et ayant gardé des contacts là-bas. Il remarque que les commentaires mélangent les *lol* et *likes* des deux communautés, celle du 5.9 et celle du 9.3. De là, Erwan conclut que, finalement, les jeunes ont tous les mêmes goûts. Keira, elle, part de l'expérience de la vie réelle pour signifier l'impression que les jeunes sont avant tout jeunes :

*« On est tous, enfin, on est tous passionnés par la même chose, enfin, voilà, on est tous, un peu pareils quoi, on aime bien être habillés, coiffés, avoir de l'argent, faire des sorties tout ça. Enfin voilà, on est un peu tous pareils. »*  
(Keira, 16 ans, CAP ASSP)

Quelques jeunes témoignent de situation où la diversité sociale est rendue visible par une expression différenciée :

*« J'ai une amie sur Facebook, elle est pas du tout du même milieu que nous. Elle est à Toulouse, dans un lycée privé, et tout, nin nin nin. Ben elle, elle poste des trucs, des trucs, euh... vachement euh... des trucs vachement plus cultivants. Nous c'est des banalités quoi. Elle euh, c'est autre chose. »*  
(Fille)

Cette réaction peut se lire dans la continuité des travaux sur les médias et les classes populaires : la jeune fille utilise les contenus « cultivants » postés par une connaissance de Facebook, de même âge qu'elle, mais de milieu apparemment plus favorisé, pour s'identifier comme membre d'une classe sociale différente. Les réseaux sociaux peuvent mettre en présence des adolescents de classe sociale différente plutôt que de laisser les médias produire les images où chacun se lit. La visibilité de certaines activités sur Facebook permet donc de percevoir sa position, qu'il faut ensuite confirmer à travers son expression.

### **Former, déformer, reformer les groupes par l'activité**

Pourquoi publier une citation de rappeur sur son mur ? « Parce que ça me correspond » ou « pour faire rire mes potes » sont les deux raisons principales. Cette expression trouve un écho relationnel lorsque la citation est poursuivie par d'autres, dans les commentaires. Comme le raconte Erwan, on peut faire une musique à plusieurs, y compris avec ceux qu'on ne connaît pas directement.

*« Plus on est de fous plus on rit comme on dit. Par exemple, je crois que c'était y'a deux semaines, j'avais une punchline de Sadek. Mon pote avait dit la punchline qui suivait. Après, je crois que c'est son pote, je sais pas, je le connaissais pas, il a mis une autre phrase et après on a continué, on a fait presque la moitié de la musique comme ça. » (Erwan, 16 ans, 2de Générale)*

L'écho ne renvoie pas la citation elle-même, elle prolonge l'expression par la suite de la chanson. Ce rebond des amis n'est pas une réponse au ressenti ou à l'état d'âme exprimé, mais la confirmation que l'expression est reconnue par d'autres. L'expression personnelle par des contenus culturels permet de s'inscrire dans un groupe d'amis qui s'associent au contenu. Les contenus jouent ainsi plus que jamais le rôle de marqueur social.

Ce rôle fonctionne aussi bien pour inclure que pour exclure des personnes. Car avec un large réseau d'amis, il y a forcément des contenus publiés que l'on ne reconnaît pas, des expressions qui ne nous sont pas adressées, ou des interactions où l'on n'est pas intégré. Florence ressent ce sentiment d'exclusion lorsque des échanges sont publicisés sur Facebook alors qu'ils ne revêtent pas de caractère public.

*« Des fois, ils racontent ce qu'ils ont fait dans la journée, une histoire, genre c'est marrant. Donc, ça, c'est assez drôle. Après, y a aussi des phrases qu'ils font. Ça, j'aime bien. Des fois, je sais pas, c'est des délires entre deux personnes et tout ça. Donc, moi, je suis pas dedans, ça m'intéresse pas vraiment. »  
(Florence, 17 ans, 1<sup>ère</sup> STSS)*

L'humour privé et affiché produit une exclusion de ceux qui ne comprennent pas. L'affichage de la « juste distance » avec des proches dessine en creux l'exclusion de ceux qui ne sont pas dans le même périmètre affectif, particulièrement avec des contenus culturels.

Les associations sont mouvantes, incertaines et contextuelles à une expression. Elles ne se reproduisent pas forcément au cours des prochaines expressions. Les jeunes peuvent alors alternativement choisir d'aller discuter là où il y a déjà des commentaires, pour se retrouver en société :

*I. : comment on fait pour choisir la vidéo qu'on commente ?*

*Garçon : On va sur celle où y a déjà des commentaires. Parce que ça part.*

*(Garçon, Classe 1<sup>ère</sup> STI)*

Ou au contraire ne pas participer à l'élan général et ainsi se singulariser :

*« les photos de stars je like pas, c'est bon, ils en ont déjà assez comme ça »*

(Fille, 1<sup>ère</sup> STSS)

La singularité de Facebook par rapport à la cour du lycée est alors de former des micro-publics perpétuellement déformés et reformés autour de l'activité d'un ami. Deux personnes sont associées si elles ont *liké* le statut d'un ami commun, mais dissociées dès qu'elles s'engagent dans des activités sur d'autres profils, ou qu'elles réagissent distinctement.

***S'impliquer soi mais ne pas juger les autres***

Le choix de s'activer ou non sur un contenu est perpétuellement questionné. Au détour du *newsfeed*, les adolescents éprouvent progressivement leur place sociale. Ils prennent conscience qu'ils participent à un collectif, et ils donnent du sens à leur expression. Dans l'engagement que l'on met sur le réseau social, le like peut être donné sans sens particulier :

« I. : *ce que vous likez, c'est toujours parce que vraiment vous aimez ?*  
« *Moi, je like juste pour lui faire plaisir à ma copine.* »  
« *Moi y'a un mec il like toutes mes photos, alors, normal, je like toutes les siennes.* »  
« *Genre, t'as une belle coupe, ben je te like.* »  
« *Moi c'est bon, si tu te sens belle je te like.* »  
(Filles, Terminale STSS)

Alors qu'une publication doit faire l'objet d'une conviction, d'un investissement. Alexandre souligne que faire circuler les activités de ses amis doit venir d'une demande explicite, car il n'engage pas son expression sans raison.

« *Si la personne vient me voir en me disant : « J'ai ce centre d'intérêt là, est-ce que tu peux en parler aux gens ? », je vais d'abord lui demander c'est quoi son thème. S'il me dit [par exemple qu'il a un groupe de musique et qu'ils organisent un concert], je lui dis : « Écoute, je publie parce que tu me l'as demandé, parce que c'est important pour toi ». Je publie et puis après si ça marche tant mieux et puis si ça marche pas, faudra le refaire. (...) Mais c'est vraiment si c'est important. Si par exemple mon ami vient me demander : « Est-ce que tu peux publier ça pour moi, parce que c'est important ? »*  
(Alexandre, 18 ans, Term. STSS)

Alexandre ne mobilise son profil et son réseau social que si c'est « important » pour un de ses amis. Plus tard, Alexandre critiquera vertement les « forceurs et les forceuses », les profils qui demandent de liker pour construire leur popularité sans considération pour les participants.

Si les jeunes s'impliquent à tâtons et précautionneusement dans leurs activités en ligne, il est particulièrement étonnant de noter qu'en retour, en position de récepteur de l'expression des autres, les lycéens refusent de juger les statuts qu'ils voient passer dans leur *newsfeed*. « Chacun publie ce qu'il veut, on va pas juger » est en effet la réaction la plus généralement affirmée quand je demande ce qu'on pense de quelqu'un qui poste une vidéo qui n'est pas intéressante, ou un statut politique.

Les adolescents affichent une indifférence à ce qui ne les concerne pas, à la fois parce qu'ils sont conscients de ne pas connaître le cadre de l'expression, et aussi pour éviter de s'engager dans une réaction conflictuelle dont l'issue est incertaine.

*« On s'en fout de ce que les gens postent sur Facebook. Chacun peut avoir son opinion, sa vie, on va pas juger. Et puis faut pas envenimer. »*

(Fille, 1 STSS)

Cette indifférence montre en fait que la « juste distance » exprimée pour positionner ses amis se reporte sur les contenus partagés : ceux-ci servent à définir les frontières du réseau social. Les adolescents éprouvent ainsi au fil du temps les groupes auxquels ils participent à travers les contenus qui circulent sur les murs.

#### **d) Facebook, un média de l'entre-soi**

Pour conclure sur les murs Facebook des adolescents, on y trouve donc une multitude d'expressions et de réactions. Le dispositif permet de multiples pratiques, autant dans la présentation de soi qu'au travers des différentes scènes d'interaction. Ces activités servent à construire une identité personnelle autant en s'exprimant qu'en observant, grâce à l'accumulation des expériences et des contenus. En ce qui concerne les publications, force est de constater que Facebook est un média de l'entre-soi. Les expressions sont adressées à des proches en clair-obscur, les contenus sont repris, et les jeunes font le filtre de leurs amitiés et de leur attention. Ainsi, sur Facebook je n'ai pas à gérer des contenus que je ne sais pas intégrer, ou les personnes que je ne veux pas voir. Ces mécanismes tendent à « rendre myope » : je ne vois et reconnais que ce(ux) que je connais. C'est en fait l'activité qui devient spécifique : que ce soit en statut, *like* ou *comment*, le fait de cliquer induit une dynamique et soutient l'exploration. Et c'est ce que l'intégration de l'actualité dans les murs des adolescents va montrer plus précisément.

#### **4.4) Conclusion du chapitre 4 : Pierre, Paul et Jacques sont sur Facebook**

Avoir Facebook est comme avoir accès à Internet : ce n'est pas l'accès qui est efficient, c'est l'usage. Entre les inconnus, les jeux, les citations, rien ne dit que les activités sur Facebook des jeunes du lycée Pasteur soient les mêmes que celles du lycée parisien, ni que celles de leurs aînés, quand bien même les boutons sont communs. C'est donc « être sur Facebook », les pratiques de construction de son réseau social et d'expression, qui témoignent des usages du réseau socionumérique. Et l'intérêt de la plate-forme est qu'elle devient un espace commun où les uns et les autres exercent leur singularité en regard des usages généralisés. Comme une place dans une ville où tout le monde passe, certains s'assoient sur un banc pour rencontrer un voisin alors que d'autres le squattent en bande, certains crient leur indignation alors que d'autres écoutent les conversations. Ces différentes occupations de l'espace commun servent à construire, négocier et éprouver sa place, son identité.

Les artefacts de la prise de parole sur Facebook permettent différentes stratégies : les garçons se saisissent ponctuellement des objets alors que les filles investissent leurs publications pour leur donner un sens identitaire. Réciproquement, les filles acceptent

plus facilement des inconnus en ami alors que les garçons mettent plus de structure dans leur réseau social en ligne. L'enjeu des interactions publiques est alors d'afficher la juste distance avec ses amis, une attention affective et fidèle envers les proches et une attention de loin avec les connaissances. Cette forme de relation ajustée est le terreau de la sociabilité juvénile : à l'âge adulte, il s'opère un rétrécissement des réseaux de sociabilités (Bidart, 2012), mais à l'adolescence, ce sont les amis proches ou lointains qui permettent d'explorer le lien affectif. La virtuosité des adolescents sur Facebook consiste à savoir voir ou ne pas voir, s'engager ou se distancer, aimer ou dénoncer, en fonction du lien avec chacun. Les réseaux sociaux sont ainsi le prétexte pour percevoir et construire une identité sociale en testant ses goûts et relations, à chaque entrée du newsfeed, à chaque like, à chaque photo. Si on voulait schématiser les relations qui se jouent entre les adolescents sur Facebook, on pourrait proposer l'enchaînement suivant :

*Paul va lire le commentaire de Pierre sur le statut que Soren a publié en pensant à Jacques, car : Paul apprécie Pierre et voudrait être son ami, Soren connaît bien Jacques, et Pierre ne connaît pas Jacques, mais traîne avec Soren.*

Les contenus sont absents de ce schéma... dans bon nombre de cas, peu importe l'objet du statut ou les termes du commentaire, ce qui se joue est relationnel et non pas informationnel. Les contenus, vidéo ou texte, personnel ou public, sont un prétexte, car ils sont renouvelés. Que se passe-t-il donc si l'on propose aux jeunes d'utiliser l'actualité pour animer leur Facebook ?